

## LES CHÉRIFS KABYLES DE 1804 ET 1809

DANS LA PROVINCE DE CONSTANTINE.

Parmi les vieux papiers de famille du kaïd Amokran, du cercle de Djidjelli, qui m'ont servi à écrire la notice sur la *Karasta* ou exploitation des bois de construction pour la marine algérienne, se trouvait une lettre fort curieuse dont j'ai annoncé la prochaine publication. Cette pièce inédite est relative à l'apparition, en 1809, d'un individu se disant le neveu du chérif Bou Dali ben el-Harche, le chef de la révolte de 1804. Je vais tout d'abord en transcrire le texte et donner la traduction :

الحمد لله وحده  
محمد واله وصحبه وسلم  
وصلى الله تعالى على سيدنا ومولانا

حفظ الله تعالى بينه وكرمه مقام الكرمين اولادنا كبرا جيغل  
ومشايخهم والمرابطين خصوصا السيد محمد امفران المرابط سدده الله  
السلام عليكم ورحمة الله تعالى وبعد فقد ورد علينا مکتوبکم وما  
ذکرتم لنا بینه علی شان غارو (?) خوجتہ انه هرب الى دارک  
ودخل تحت حرمتکم وطلبتم منا ان نعبوا عنه ونومنه لوجهکم  
بهمناه واعلم حيث هرب الى دارک واحترم بحرمتک فعليه  
الامان ولا يخاف فلا نضرة بشي بلوکان مرادی پ اذایتہ  
لبعلت ولاکن هو پ دارک وبي امانک یبفی هناك عندک  
الى ان یعمل الله سبحانه وتعالى تاویلا ولا یکنه ان یرجع الى  
الجزایر بل یبفی هناك هذا ولنا عندکم حاجة تفضوها لنا ان  
کنتم منا والینا وهي ان ذالک الرجل الذی هو بوادی الزهر  
من جهة ابن الاحرش الذی کان هناك سابقا یدعی انه

حبيسة وهو مشتغل بالكذب والبهتان يغرب الناس بالكذاب  
ويغرويهم بالبهتان ويفودهم الى الفساد والضلال ويوصلهم الى  
الهلاك دنيا واخرى فهو من المفسدين في الارض الصالحين  
المضلين فان امكنكم ان تتحيلوا عليه بما يظهر لكم حتى تضفروا  
به فلكم عندنا جميع ما تشتهونه ولكم منا الحرمة الكاملة والمبرة  
الشاملة وتكونون عندنا في المرتبة العلية فاجتهدوا واحرصوا  
على الضرب به فان ضربتم به فابعثوه الينا ونكافئكم  
بما يرضيكم والسلام \* كتب عن اذن المعظم  
الارفع مولانا الدولاتلي السيد  
على باشا ايدة الله بهنه

الحاصل اننا سنعنا يدور في تلك النواحي على الضلال  
والفساد فلا يعرثكم ما تسهعوا منه فانه كله كذب وبهتان والسلام

*Cachet au dos :*

المتوكل على المولى الجليل عبده الحاج على بن خليل ١٢٢٤

TRADUCTION.

« Louange à Dieu unique.

Que Dieu très haut répande ses bénédictions sur notre seigneur et maître Mohammed, sur sa famille et ses compagnons et qu'il leur accorde le salut.

Que Dieu très haut conserve, par sa grâce et ses bienfaits, la personne de nos enfants les notables de Djidjelli, les cheikhs et les marabouts de cette ville et particulièrement le marabout Sidi Mohammed Amokran, que Dieu le dirige. Le salut et la miséricorde de Dieu soit sur vous.

Nous avons reçu votre lettre et compris ce que vous nous dites

au sujet de Arou (†) Khodja qui, ayant fui dans votre maison, s'est placé sous votre protection. Vous nous priez de lui faire grâce et de le laisser jouir de la sécurité par égard pour vous. Sachez donc que, puisqu'il s'est réfugié dans votre habitation, il s'est rendu inviolable en se mettant sous votre sauvegarde, je lui accorde l'*aman* ; il n'aura rien à craindre, je ne lui ferai aucun mal, car si mon intention avait été de lui nuire, je l'eusse fait. Mais il a cherché un asile dans votre maison, il est sous votre protection, qu'il reste donc chez vous jusqu'à ce que Dieu, exalté et très haut, arrange les affaires ; il ne pourra pas venir à Alger, c'est-à-dire qu'il restera où il est.

De votre côté, il est une chose qu'il faut que vous accomplissiez pour nous être agréable, si vous êtes réellement des nôtres et si vous nous êtes dévoués. Voici de quoi il s'agit : L'individu qui se trouve actuellement dans l'Oued Zhour, partisan de Ben el-Harche qui parut jadis dans cette contrée et dont il se prétend le neveu, professe le mensonge et propage les erreurs. — Il trouble l'esprit des populations en les trompant à l'aide de ses faussetés et il les conduit au désordre et à l'égarement. — Il les fera aboutir à leur perte dans ce monde et dans l'autre.

C'est un des hommes qui, par leurs intrigues, jettent la perturbation et les calamités sur terre. Tâchez de parvenir à trouver une ruse, à votre choix, afin de vous saisir de sa personne. De votre côté, en faisant cela, vous trouverez auprès de nous tout ce que vous pourrez souhaiter. Nous vous accorderons des honneurs, insignes et les faveurs les plus étendues. Vous occuperez aussi dans notre estime le rang le plus élevé.

Déployez donc tous vos efforts et hâtez-vous de vous emparer de cet homme. Si vous le prenez, envoyez-le nous, nous vous récompenserons en vous octroyant ce qui vous sera agréable.

Salut. Écrit par ordre du très honorable, très élevé, notre souverain maître le Sid Ali Pacha. Que Dieu le fortifie.

*Post-scriptum* : En résumé, nous avons ouï dire que cet homme circule dans cette contrée pour y provoquer des troubles. Ne

---

(1) Ce nom n'est pas autrement écrit.

vous préoccupez pas de ce que vous lui entendrez dire, ce ne sont que mensonges et faussetés, salut.

Sur le cachet, au dos de la lettre :

« Celui qui met sa confiance dans le souverain sublime, son serviteur El Hadj Ali ben Khelil (1224-1809). »

La lettre qui précède démontre clairement les tendances d'une politique qui, cherchant à tourner les difficultés plutôt qu'à les franchir, ne reculait pas devant le choix des moyens.

Tous ceux qui connaissent le style épistolaire des orientaux apprécieront la forme mielleuse, humble presque qui a présidé à sa rédaction. Le nom du pacha et le cachet lui-même, au lieu d'être placés en tête, selon l'usage, figurent au bas ou sur le dos de la page, comme si ce dernier avait écrit à un personnage d'un rang plus élevé que le sien.

Ce premier point exposé, il est aisé de comprendre le sentiment de curiosité qui m'a poussé à faire des recherches sur les suites données à cette lettre. Toujours par les Amokran de Djidjelli, j'ai obtenu sur l'individu dont il est question ci-dessus, ainsi que sur le chérif El-Bou Dali ben el-Harche, de nouveaux renseignements qui, je l'espère, ne seront pas jugés sans utilité pour les annales du pays, en ce qu'ils fixent définitivement certains points encore indécis.

Le rôle important des Oulad Amokran dans toutes les affaires a été suffisamment démontré dans le travail sur la Karasta, sans qu'il soit nécessaire d'y revenir et il explique assez, par lui-même, le degré de confiance que nous accordons aux informations qu'ils nous ont fournies.

Les chérifs qui habitent le Maroc avaient jadis l'habitude de désigner l'un d'entr'eux pour conduire en Orient le *Rekab* ou caravane de pèlerins moghrebins se rendant à la Mecque. Ce chérif prenait le nom de Bou Dali, c'est à-dire celui qui à son tour était investi du commandement de la caravane. Vers le commencement de ce siècle, le Bou Dali el-Hadj Mohammed ben Abd Allah ben el-Harche, suivi de ses compagnons, traversait l'Égypte où Bonaparte avait planté le drapeau de la France. A cette époque, Kléber et ensuite Menou, réduits à leurs propres

ressources, par un étroit blocus qui les privait même de nouvelles de la patrie, avaient à résister contre des ennemis de toute sorte : Arabes, Turcs et Anglais, ligués entre eux.

Une caravane composée de gens aussi fanatiques que le sont généralement les marocains, arrivant dans un moment semblable, devait être d'un grand poids dans la lutte. Il est probable que les nouveaux venus, trouvant l'occasion de faire la guerre sainte, ce qui, aux yeux des musulmans, est considéré comme un acte méritoire, ne se firent pas prier pour y prendre part. Ils se signalèrent en effet dans tous les combats livrés à nos soldats et ne posèrent les armes que lorsque l'Égypte en fut entièrement débarrassée. En récompense de l'ardeur qu'ils avaient montrée, les Anglais ramenèrent une partie des pèlerins marocains sur leurs vaisseaux. Le Bou Dali reçut en outre d'un général anglais, un fusil assez curieux qui lui servit plus tard à impressionner l'imagination naïve des Kabyles. Cet arme faisait entendre trois détonations successives, sans que son maître rechargeât, pendant la carrière fournie par un cheval lancé au galop.

Sur la foi des premières informations, plusieurs écrivains, et moi-même, dans cette *Revue*, nous avons dit que l'insurrection de 1804 contre la domination turque, tenait à des causes purement locales et non pas aux influences d'une politique extérieure comme l'avait avancé le capitaine Sander Rang. Nous devons rectifier notre erreur. Après les faits que révèlent les nouveaux renseignements et certaines coïncidences historiques que nous allons relater, il devient admissible que dans sa révolte, le Bou Dali pouvait, en effet, être poussé par les Anglais.

Le 7 nivose an X de la République (17 décembre 1801), Dubois Thainville, au nom du Premier Consul Bonaparte signait un traité d'amitié avec le Dey d'Alger Mustapha Pacha. L'Angleterre alors si acharnée contre nous, ne vit pas sans déplaisir cette alliance, ce respect réciproque que se promettaient les deux États. Qu'elle ait cherché à susciter des embarras à nos nouveaux alliés algériens, en leur mettant une révolution intérieure sur les bras, cela n'a rien qui puisse surprendre. (1)

---

(1) Du reste les renseignements recueillis alors à Alger par nos agents

Au moment où le traité de paix venait d'être conclu, le Bou Dali ben el Harche, allait quitter l'Égypte et rentrer dans ses foyers ; pendant la guerre sainte, il avait fait preuve d'un brillant courage, d'un fanatisme ardent, c'était bien l'homme d'action, l'agent qui convenait le mieux au rôle que la politique anglaise voulait obtenir. Grâce à l'anarchie d'une société désorganisée par le pouvoir oppresseur des Turcs, le Bou Dali réussit dans son entreprise ; il fut surtout secondé par de farouches partisans et des ambitieux déçus, tels que Zebouchi, ben Bar'rich, et Moula Chokfa, marabouts dont nous avons raconté l'histoire (1).

La masse des indigènes ne vit et ne comprit que ce qui s'appelle le côté matériel de la révolte, naturellement nous avons d'abord partagé son opinion, parce qu'elle était la plus répandue ; mais les causes réelles, le mystère qui présida au mouvement insurrectionnel devaient enfin nous être révélés par des gens mieux informés. C'est ce qui a lieu aujourd'hui.

Les pèlerins marocains furent donc embarqués en Égypte sur des navires anglais qui les rapatrièrent. Quant au Bou Dali, avec quelques-uns de ces compagnons, il prit terre à Tunis ou à Bône ; le point de débarquement n'est pas autrement précisé ; de là il vint à Constantine.

A partir de ce moment les faits et gestes du cherif sont parfaitement connus, nous allons suivre ses traces pas à pas.

Après avoir séjourné quelque temps à Constantine, il traversa le pays kabyle, s'arrêta un instant aux Beni Ahmed et se présenta enfin comme l'hôte de Dieu (Dif Rebbi), qui demande un abri, dans la mosquée de Sidi Zitouni, située à proximité du mur d'enceinte de l'ancienne ville de Djidjelli. Ceux qui virent alors le cherif disent qu'il était âgé d'environ quarante-cinq ans ; sa taille était haute, sa figure colorée et sa barbe rougeâtre.

---

consulaires disent également que Bel Harche était poussé à la révolte par les Anglais. Voir un *Cherif kabyle* en 1804, par M. Berbrugger. *Revue africaine*, tome 3, p. 209.

(1) Voir ma notice sur Zebouchi, *Revue africaine*, 4<sup>e</sup> vol., p. 120.

Ses discours attirèrent autour de lui des visiteurs, de jour en jour plus nombreux ; il les charmait adroitement en leur racontant les phases de la guerre sainte d'Égypte.

Quand l'agha de la garnison turque de Djidjelli s'aperçut du mouvement inaccoutumé qui régnait aux portes de la ville il était déjà trop tard pour l'arrêter. Un seul homme, par l'influence qu'il exerçait sur les Kabyles, aurait pu prévenir les graves événements qui allaient se produire, c'était le chef de la famille religieuse des Oulad Amokran, fidèle allié des Turcs et leur plus ferme appui dans cette contrée. Mais ce chef, si Ahmed el Mekki, était mort depuis peu et ses deux fils, auxquels le Bey de Constantine venait d'être obligé de donner un tuteur, étaient encore trop jeunes, sans expérience et par conséquent trop faibles pour agir d'une manière efficace.

Le Bou Dali, assuré du concours des Kabyles qu'il avait enthousiasmés, dévoila ses projets ambitieux et conseilla de se débarrasser des Turcs oppresseurs, comme les Égyptiens s'étaient débarrassés des Français, en leur faisant une guerre acharnée. La faible garnison de Djidjelli, effrayée de l'audace et du succès de ce fanatique, jugea prudent de ne pas résister ; elle s'embarqua et s'éloigna sans bruit. Celle de Collo ne tarda pas à imiter son exemple et il paraît même que celle de Bône se réfugia à Constantine sur la seule nouvelle d'une prochaine attaque.

Dès lors, le cherif s'érigeant en souverain, organisa son petit royaume et perçut les impôts. Il s'était donné pour lieutenant avec le titre d'agha gouverneur de Djidjelli, un homme influent de la tribu des beni Kaï, nommé Hamza ben Hamadouch. Le petit fortin qui commandait la ville (1) reçut une garnison placée sous les ordres de deux de ses plus fidèles partisans. En prévision des combats qu'il aurait à soutenir il poussa la précaution jusqu'à former une ambulance à laquelle étaient attachés deux hommes ayant quelques connaissances dans l'art de guérir.

---

(1) C'était une tour à peu près carrée construite par les Génois ou les Espagnols sur l'isthme qui relie la presqu'île de Djidjeili à la terre ferme. Elle servit à Aroudj et à Khaïr ed-Din Barberousse quand ils en firent le point central de leurs opérations sur la côte d'Afrique. Elle s'est écroulée presque entière lors du tremblement de terre qui ravagea Djidjelli en 1856.

Un habitant de la ville, le Koulougli Ahmed ben Dernali, devint le chef de l'artillerie de la place. Ce même individu, qui faisait précisément le cabotage sur la côte, lui vendit, au prix de mille réaux, un petit bâtiment qui fut pourvu de matelots, armés et organisés militairement.

C'est alors que pour impressionner davantage ses nouveaux sujets, le Bou Dali s'embarqua lui-même, annonçant qu'il allait faire la course contre les chrétiens. Heureusement que ses actes de brigandage se bornèrent à surprendre, dans les eaux de l'île de Tabarque, quatre bateaux de corailleurs italiens dont il ramena en esclavage les malheureux équipages, au nombre d'une cinquantaine d'hommes environ. Telle est la provenance des prétendus Français que l'on disait figurer dans les rangs de rebelles et on voit qu'il y a loin de quelques pauvres pêcheurs de corail prisonniers à une troupe de volontaires français favorisant les tentatives d'un agitateur (1).

L'ambition personnelle du cherif et la mission qu'il avait à remplir, lui imposaient l'obligation d'entreprendre des conquêtes plus sérieuses. Comme le nombre de ses adhérents augmentait de jour en jour, il abandonna la surveillance de Djidjelli à son agha et se mit aussitôt à parcourir les tribus kabyles. Sa première station eut lieu à Djerah, dans la vallée de l'Oued Zhour, où il ordonna de construire plusieurs maisons qui formèrent bientôt un village dont les murailles en ruines se voient encore de nos jours.

L'amour que venait de lui inspirer une jeune fille d'une ravissante beauté, nommée Yamina bent bou Haouta, fut cause qu'il s'oublia à Djerah et qu'il négligea pendant plusieurs mois ses projets belliqueux. Il s'épuisait vainement en démarches auprès des parents de la jeune fille pour l'obtenir en mariage, lorsqu'enfin perdant patience, il l'enleva de force et se la donna pour femme, au nom des droits du sultan qu'il s'arrogeait. La fortune naissante de Bou Dali faillit s'écrouler tout-à-coup à la

---

(1) Le bruit absurde avait couru que la révolte de Bel Harche était soudoyé par la France et que même un des frères de l'Empereur Napoléon était à la tête des rebelles.

suite de cet acte de despotisme. Un kadi du pays, Si Mohammed el-Guechi qui avait déjà montré peu de sympathie au nouveau réformateur, profita de cette occasion pour fulminer encore et amener les esprits contre lui. Ben el-Harche, heureusement, parvint à s'emparer de son malencontreux adversaire et lui fit trancher la tête.

Malgré cet incident, le village de Djerah continuait à être le rendez-vous de tous les hommes remuants qui, par curiosité ou amour du changement, accouraient pour voir et entendre le cherif. Il en arrivait ainsi de Constantine, de Bône, du pays de Sétif et de Bougie. C'est probablement à cette époque qu'il entra en relations avec les marabouts Zebouchi, Ben Bar'rich et Moula Chokfa, car c'est de sa demeure de Djerah que Ben el-Harche annonça pour la première fois son intention d'attaquer Constantine. Les esprits bien préparés à la lutte et les chefs religieux de la contrée lui prêtant le concours de leur influence, il n'avait plus à hésiter. Avant de se mettre en marche, il eut plusieurs conférences avec les Kabyles des montagnes des Beni Fergan, puis chez les Beni Amran Sefelia au marché du mardi, et il passa enfin une sorte de revue de son armée dans la plaine dite Mordj-Souker. C'est là que se produisit le prétendu miracle dont a déjà parlé M. Berbrugger (1): « Une voix sortie de dessous terre prononça lentement ces paroles :

Le moment est venu ! Dieu va vous livrer les oppresseurs du pays. Mohammed bel Harche sera votre libérateur ; il est le maître de l'époque (Sahab el-Ouokt). Levez-vous tous, car le Seigneur vous livrera Bône, Constantine et même Alger ! Cette voix était celle d'un compère du cherif, caché dans un tombeau.

Au milieu de cette foule bourdonnante, le Bou Dali qui était du reste un brillant cavalier, exécute une fantasia frénétique sur sa jument dite el-Fassia, tirant son fameux fusil anglais à trois coups. Ces détonations causaient l'admiration des Kabyles, gens naïfs, recourant au merveilleux pour tous les faits qu'ils ne peuvent s'expliquer.

---

(1) Voir *Un Cherif kabyle en 1804*, par M. Berbrugger, *Revue africaine*, tome 3, p. 209.

Les contingents rebelles dont le nombre grossissant d'étape en étape, se rendirent d'abord à Bou R'ïoul chez les Oulad bel Afou, de là au Beni Meslem, — aux Oulad Aïdoun, — à Sefisfa des Mouïa, — à Sidi Mahammed el-R'orab (jardin de Salah Bey, sur le Roumel). Le lendemain ils attaquaient et pillaient déjà les faubourgs de Constantine, lorsqu'une fausse alerte répandit la panique parmi les Kabyles. On avait fait courir le bruit que le bey Osman, alors absent de Constantine avec ses troupes, allait arriver d'un moment à l'autre. Le Bou Dali suivit le mouvement de retraite jusqu'à Ouldjet el-Kadi, sur la route de Mila, où il réussit enfin à se faire écouter et à arrêter les fuyards.

« Malheureux, leur criait-il, pourquoi fuyez-vous donc, vous êtes cause que ma mission divine manque son effet. Vous n'avez cependant aucun ennemi à redouter. — Dieu vous a rendus lâches, parce qu'au lieu de vous emparer de la ville vous n'avez songé qu'au pillage. — Revenez avec moi, je vous promets de vous faire coucher ce soir dans Constantine. Mais si vous voulez que ma promesse se réalise, il faut renoncer, dès à présent, à ce butin que vous emportez. »

Tous les objets enlevés dans les faubourgs ayant été réunis en un monceau, le cherif y mit le feu de sa propre main.

Les contingents revinrent sur leurs pas et alors commença réellement le siège de la ville. Ben el-Harche s'avança résolument vers la porte de Bab el-Oued, la fit entamer à coups de hache par les chrétiens prisonniers qu'il avait amenés avec lui ; mais pendant cette opération, un coup de feu tiré d'une embrasure voisine le blessa à la jambe. Il n'était pas aussi invulnérable qu'il l'avait affirmé solennellement, et pour expliquer sa blessure il fit répandre le bruit que la balle qui l'avait atteint était d'argent et non de plomb. Les esclaves chrétiens emportèrent leur maître dans les montagnes. Quant aux kabyles assiégeants, ils ne tardèrent point à se débander et à s'éloigner aussi, mais pas assez tôt pour échapper aux coups d'Osman bey qui, cette fois, était en effet à leurs trousses.

Nous n'aurons pas à répéter ici ce qui a déjà été raconté en détail sur la catastrophe occasionnée ensuite par cette insurrec-

tion (1). On sait que Osman bey et une partie de ses troupes, s'étant engagés imprudemment dans un pays difficile, montagneux, boisé et coupé par de nombreux cours d'eau, succombèrent de la manière la plus déplorable. La tête de l'infortuné Osman bey fut portée au cherif, chez les Beni Fergan où il s'était retiré.

Pendant que tous ces événements se passaient dans l'intérieur du pays, l'agha de Djidjelli, s'ennuyant, sans doute, de son rôle passif, envoya en course le bâtiment qui lui avait été laissé. Aucun navire chrétien ne fut rencontré en mer, mais comme il ne convenait pas de rentrer au port les mains vides, on dévalisa les sandales mauresques de Bône et de Bougie qui voyageaient sur la côte.

Malgré l'humiliation subie par la garnison turque de Djidjelli, forcée d'abandonner la place aux rebelles, le pacha d'Alger n'avait pris encore aucune mesure énergique de répression, se bornant à ordonner au bey de Constantine de s'emparer du cherif. Mais les brigandages commis par le bâtiment corsaire de Djidjelli et, probablement aussi, la nouvelle du désastre d'Osman, le décidèrent à agir. Le Rais Hamidou reçut l'ordre de faire voile vers Djidjelli avec une petite escadrille composée de quatre navires de guerre. Arrivé devant la ville, il somma les habitants de lui livrer le cherif, ainsi que le coulougli Dernali (2), considéré comme un traître, parce qu'il avait été jadis canonnier dans les troupes régulières. A cette sommation, les Kabyles qui gardaient le fortin au nom de Bou Dali, répondirent par une vive fusillade.

Le Rais Hamidou fit aussitôt commencer la cannonade qui se prolongea le lendemain encore, mais elle ne produisit qu'un effet insignifiant. Les boulets passaient presque tous au-dessus des maisons de la presqu'île, peu élevées au-dessus du niveau de la mer, et allaient tomber au loin sans causer de dommages.

Néanmoins, avant de s'éloigner, Hamidou eut la satisfaction d'incendier dans le port le bâtiment du coulougli Dernali.

---

(1) Voir ma notice sur Zebouchi, *Revue africaine*, 4<sup>e</sup> vol. p. 120.

(2) Dernali craignant d'être livré prit la fuite et ne sortit plus des montagnes.

A cette époque l'enthousiasme des Kabyles pour l'homme qui les avait passionnés commençait à diminuer. Ben el-Harche, guéri de sa blessure à la jambe (1), s'en aperçut et jugea prudent de s'éloigner sans bruit. Il partit emmenant sa femme Yamina, quelques-uns de ses anciens compagnons marocains et les esclaves chrétiens qui lui restaient ; les autres étaient morts par suite de mauvais traitements ou avaient été tués à l'attaque de Constantine et dans le combat où périt Osman bey.

Avant de dire ce qui se passa encore à Djidjelli à la suite du bombardement du Râïs Hamidou, il convient d'en finir avec le Bou Dali et de suivre ses menées jusqu'au dernier moment.

En quittant le village de Djerah avec ses compagnons, il se rendit dans la vallée de l'Oued Sahel, où il vécut ignoré pendant plusieurs mois. On n'entendait plus parler de lui, lorsque au mois de février 1806, il reparut dans les montagnes de Bougie et assiégea cette place qu'il ne prit pas plus que Constantine. Dans le courant de la même année, il parcourut la tribu des Amer de Sétif et alla enfin établir son quartier général au pied du Magris.

Entrant en relations avec ben Barkat, marabout fanatique des Oulad Derradj, il parvint à soulever les Mâdid, les Aïad, Oulad Khelouf, Oulad Brahim, Oulad Tebban qui lui envoyèrent des contingents. Un soulèvement général paraissait imminent. Les Oulad Mokran, seigneurs de la Medjana et les autres grands feudataires de cette région, reçurent l'ordre de prendre les armes et d'appuyer le mouvement des troupes turques envoyées de Constantine contre les rebelles. Le cherif ben el-Harche battu une première fois entre le Magris et Sétif, se réfugia chez les Oulad Khelouf et rassembla d'autres contingents à Rabta. Attaqué une seconde fois à Rabta par les Turcs et leurs auxiliaires, Ben el-Harche perdit la vie et dès lors ses partisans se dispersèrent. Les chroniques indigènes annoncent ainsi la fin de cette révolte : en 1222 de l'hégire (1807) le jour de l'avènement d'Ali Pacha, Mohammed ben el-Harche est tué.

---

(1) Un médecin venu de Djidjelli aux beni Fergar procéda à l'extraction de la balle qui s'était logée dans une jambe.

Revenons maintenant à Djidjelli. L'état d'insoumission de cette ville ne pouvait durer longtemps. Par le fait, ses habitants n'étaient pas très coupables puisque, abandonnés par une garnison pusillanime, ils s'étaient trouvés dans la nécessité de se soumettre au cherif, afin de sauver leurs personnes et leurs biens. Malgré le départ du Bou Dali, les Kabyles des environs n'en continuaient pas moins à être arrogants et à traiter Djidjelli en pays conquis. Plusieurs notables, en tête desquels figurait le jeune marabout Si Mohammed Amokran se rendirent en députation à Alger ; ils firent appel à la clémence du Pacha et lui demandèrent sa protection. Le souverain algérien les accueillit favorablement et quelques jours après le Raïs Hamidou les ramenait dans leurs foyers, leur laissant une nouvelle garnison de quarante janissaires pour veiller à leur sûreté.

Les affaires du pays reprirent leur cours habituel ; la tranquillité régnait dans les tribus kabyles depuis cinq ans environ, lorsque tout-à-coup on répandit la nouvelle qu'un nouveau fanatique, se disant le neveu du Bou Dali ben el-Harche venait de se montrer chez les Beni Amran.

Les Kabyles, que les mésaventures de l'oncle n'avaient pas corrigés de leur trop de confiance, accoururent pour voir le neveu. Ils l'escortèrent dans une visite qu'il fit au marabout moula Chokfa des Beni Ider. A la suite de cette entrevue il fut encore question de s'emparer de Djidjelli, mais le nouveau cherif s'y refusa, prétextant que le moment d'entreprendre de grandes choses n'était pas venu. Cette hésitation lui nuisit dans l'esprit de ceux qui l'entouraient, et les Oulad Bel Afou, doutant de sa mission divine, proposèrent de le livrer à la garnison turque de Djidjelli. Afin de se soustraire à leurs poursuites, il se réfugia chez les Beni Aïcha, où il se tint caché dans une caverne dans laquelle on ne pouvait pénétrer qu'à l'aide d'une échelle. — Reparaissant au bout de quelque temps, il parcourut encore les tribus, prêchant la guerre sainte. C'est alors que le Pacha d'Alger, Ali ben Khelil, écrivit au marabout si Mohammed Amokran et aux notables de Djidjelli la lettre dont nous avons donné copie au commencement de cet article.

Si Mohammed Amokran donna mission à deux de ses famil-

liers, Yahia el-Balâouan et Taïeb bou Djada, de se mettre aux trousses de l'agitateur. Après l'avoir guetté quelques jours ils finirent par le surprendre dans un sentier pendant qu'il se rendait isolément d'une tribu à l'autre, et ils le tuèrent ainsi que son domestique. Les deux émissaires rentrèrent aussitôt à Djidjelli rapportant la tête du cherif ainsi que son cheval. Si Amokran garda le cheval pour lui et expédia la tête à Alger. Le pacha reconnaissant fit donner 500 francs de gratification à chacun des deux hommes ; quant au marabout Amokran il recut de son côté de riches cadeaux et de nouveaux témoignages d'affection du gouvernement turc.

L. CHARLES FÉRAUD,  
Interprète de l'armée.

